

HISTOIRE DES MISSIONS

MISSIONS INTÉRIEURES

Adriano PROSPERI, *Tribunali della coscienza. Inquisitori, confessori, missionari*. Turin, Einaudi 1996. 15 × 21, 708 p., index (Biblioteca di cultura storica, 214).

« Devozioni e pietà popolare fra Seicento e Settecento. Il ruolo delle congregazioni e degli ordini religiosi », numéro spécial dir. par Stefania NANNI de *Dimensioni e problemi della ricerca storica. Rivista del dipartimento di studi storici dal medioevo all'età contemporanea dell'università « La Sapienza » di Roma*, 2, 1994. 14 × 22, 294 p.

Les études sur les missions à l'époque moderne se multiplient et il s'agit là, sans aucun doute, d'un apport fondamental à notre connaissance de la catholicité post-tridentine. Nous devons en particulier nous réjouir de l'intérêt porté aux « missions intérieures » renouant ainsi avec les travaux que Louis Pérouas avait développés dans les années 1960. En effet, plusieurs publications récentes, principalement en langues italienne et française, ont sensiblement renouvelé les angles d'attaque et proposé des perspectives dans ce domaine.

Parmi les plus importantes contributions figure celle d'Adriano Prosperi. Dans un livre dense où, après avoir étudié l'Inquisition et la confession, l'auteur consacre près de cent cinquante pages aux missions. Il part de la fameuse expression des jésuites « nos Indes » déjà mise en exergue il y a près de vingt ans par Marc Venard. De fait, la formule a été maintes fois employée par les membres de la Compagnie, la première occurrence appartenant probablement au P. Juan de La Plaza qui, depuis Grenade, dès 1556, y a recours. Il est de toute manière logique de penser que les missionnaires ibériques aient les premiers songé à la comparaison entre les Indes d'ici et les Indes de là-bas, celles-ci n'ayant pas le monopole de l'insolite.

Prosperi montre bien qu'au milieu du xvi^e siècle le modèle de conversion fondé sur l'administration sommaire du baptême était en question. Le but était désormais la conversion des cœurs qui impliquait une longue préparation et une non moins grande disponibilité : la mission moderne était institutionnalisée. Les jésuites s'en firent les champions en tentant inlassablement d'enseigner la doctrine chrétienne, d'amener les fidèles à la confession, de recourir à une pédagogie complexe où le livre, le chant et le théâtre, comme l'a souligné Bernadette Majorana, tenaient une

grande place. Les missionnaires prêchaient, confessaient, donnaient la communion, proposaient des exercices de dévotion, réglait les conflits privés et publics.

L'analyse de Prosperi porte sur la deuxième moitié du xvi^e siècle, période de toutes ses références empruntées à toutes les terres italiennes. Mais on peut sans grand risque affirmer que le modèle a été à l'œuvre jusqu'à la fin du xvii^e siècle. L'étude de Luigi Fiorani pour la campagne romaine¹ le démontre ainsi que le travail consacré par Bernard Dompnier aux missions de l'intérieur français². Ce dernier, évoquant le xvi^e siècle, parle de « l'émergence d'un type d'apostolat ». Et il rejoint Prosperi quand il met l'accent sur l'importance de l'itinérance qui fait du missionnaire un pèlerin qui se conforme au mode de vie des apôtres et ouvre à l'imprévu, « donc à la manifestation de la volonté divine ». Cependant, Dompnier distingue deux conceptions de la mission jésuite. Celle-ci aurait constitué au tournant des xvi^e et xvii^e siècles, au temps du généralat de Claude Acquaviva, le mode de l'identité de l'ordre. Vocation et mission allaient de pair. Après 1640, la mission serait devenue une activité parmi d'autres, activité organisée de façon plus rationnelle. Fiorini semble partager son point de vue lorsqu'il constate, à la fin du xvii^e siècle, plus de sobriété et plus de discrétion chez les missionnaires.

Dominique Deslandres a établi une cartographie des missions intérieures françaises entre 1600 et 1650³. Au début de la période, jésuites et capucins étaient les plus présents, mais barnabites et séculiers ne doivent pas être oubliés. Peu à peu, l'activité missionnaire s'accrut et se diversifia avec l'intervention de plus en plus importante des oratoriens et des prêtres de la Mission, puis, après 1630, des eudistes, des carmes, des trinitaires, des frères mineurs, des dominicains. Ainsi, la part des séculiers devint progressivement plus importante et les missions intérieures françaises « devinrent plus pastorales et moins apostoliques, moins conquérantes, plus enseignantes ». Tout en dégagant cette évolution, Deslandres remarque cependant que jésuites et capucins demeurèrent presque tout le temps majoritaires et que les méthodes des réguliers furent largement adoptées par les séculiers. Au vu du dossier, on peut se demander si, en retour, les jésuites et les capucins n'ont pas été influencés par les pratiques des séculiers.

Dans le volume collectif dirigé par Stefania Nanni où figure la contribution de Fiorani, Dompnier confirme à propos des capucins français la chronologie précédente⁴. Installés en 1574, les religieux connurent leur apogée au cours des deux

1. LUIGI FIORANI, « Missioni della Compagnia di Gesù nell' agro romano del xvii », dans le numéro cité *supra*, p. 474, « Devozioni e pietà popolare fra Seicento e Settecento. Il ruolo delle congregazioni e degli ordini religiosi », p. 216-234. Voir aussi Bernadette MAJORANA, « Elementi drammatici della predicazione missionaria », in *La Predicazione in Italia dopo il concilio di Trento*, Rome, Dehoniane/Associazione Italiana dei professori di storia della Chiesa, 1996.

2. BERNARD DOMPNIER, « La Compagnie de Jésus et la mission de l'intérieur », in *Les Jésuites à l'âge baroque, 1540-1640*, éd. Luce GIARD et Louis DE VAUCELLES, Grenoble, Jérôme Millon, 1996, p. 155-179.

3. DOMINIQUE DESLANDRES, « Les missions françaises intérieures et lointaines, 1600-1650. Esquisse géo-historique », in *Les Frontières de la mission (xvi^e-xix^e siècle), Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, t. CIX, 2, Rome, École française de Rome, 1997, p. 505-538.

4. B. DOMPNIER, « Ordres, diffusion des dévotions et sensibilités religieuses. L'exemple des capucins en France (xvii^e-xviii^e siècles) », in *op. cit. supra* n. 1, p. 21-59.

premières décennies du xvii^e siècle. Au-delà, leur activité, peut-être moins intense, connut des variations, missions « volantes » des années 1640, missions urbaines faisant une large part aux processions autour de 1680. De son côté, Luigi Mezzadri examine les ressorts de la prédication lazzariste délibérément tournée vers le peuple et visant à la simplicité : c'est le triomphe de « la petite méthode⁵ ».

On le voit, les missions intérieures des xvi^e et xvii^e siècles ne sont plus *terra incognita*. Et encore attend-on les actes du congrès qui s'est tenu en mars 1999 à l'université de Chambéry sur les missions italiennes et françaises. Toutefois, bien des voies restent à explorer. Les recherches ont, en effet, privilégié la période 1550-1650. Les considérations sur les inflexions et la moindre intensité des missions dans la deuxième moitié du xvii^e et tout au long du xviii^e siècles reposent sur une enquête pour le moment limitée. Or il est probable que les missions jésuites n'ont jamais été aussi nombreuses en Espagne que dans les années 1660-1680. N'est-ce qu'une singularité? En outre, la primauté des jésuites et des capucins que tout le monde reconnaît ne doit-elle pas être relativisée en raison, d'une part, du foisonnement de la documentation de la Compagnie de Jésus (dont on ne se plaindra pas!) et de notre trop étroite spécialisation de « modernistes ». Les commentaires de Giulia Barone au travail de Bernard Dompnier sur les capucins sont, de ce point de vue, essentiels. La médiéviste, nullement dépaycée, retrouve dans les réalités du xvii^e siècle bien des éléments à l'œuvre chez les mendiants du xiii^e siècle. Il nous faut être attentifs à la longue durée.

Les comparaisons sont indispensables. Prospero qui ne cesse de s'interroger sur les parallèles entre ordres religieux et missions de l'Ancien Monde et missions du Nouveau Monde — ses références à l'action des franciscains et des dominicains en Nouvelle-Espagne sont incessantes — et Deslandres qui examine à la fois les missions intérieures françaises et les missions extérieures canadiennes nous y invitent. Il est plus que jamais indispensable de comparer les stratégies, les méthodes, les personnels. À cet égard, des travaux portant sur des biographies ou sur des prosopographies seraient précieux. Dans la plupart des études citées ici, la personnalité de Silvestro Landini, missionnaire entre autres de la Corse, est évoquée mais un examen minutieux des documents le concernant s'impose. La remarque peut être éten due au jésuite mantouan Antonio Possevino, très actif à la fin du xvi^e siècle, à Antonio Balducci dont le rôle au tournant des xvii^e et xviii^e siècles est bien souligné par Fiorani, à Tirso Gonzalez de Santalla, inlassable missionnaire des terres espagnoles après 1660, etc. Et ceci pour s'en tenir aux seuls jésuites. Par ailleurs, Prospero fait très justement allusion aux *Indipetae*, matériau susceptible de permettre la reconstitution de nombreuses carrières missionnaires. En particulier, il serait, par ce biais, intéressant de voir si des religieux ont participé aux missions « des Indes de là-bas » et « des Indes d'ici », afin de cerner en quoi les expériences en un quelconque lieu peuvent avoir une influence sur des pratiques en un ailleurs parfois lointain.

Avec les *Indipetae*, nous avons en outre la possibilité de mieux poser la question des relations entre vocation et mission et aussi d'élargir les enquêtes aux candidats au départ. Qui part, qui ne part pas, pourquoi, comment? Enfin, Prospero nous incite

5. Luigi MEZZADRI, « Istruire i semplici e combiare il loro cuore. » La predicazione lazzarista », in *op. cit. supra* n. 1, p. 172-187.

à prendre en compte l'ensemble missions-visites pastorales-visites inquisitoriales. Dans quelle mesure, par exemple, les franciscains ou les jésuites sont-ils sollicités par les inquisiteurs et quelles tâches leur confie-t-on alors ?

Enfin, il conviendrait d'élargir la recherche sur les missions intérieures au monde ibérique. Les travaux publiés sont actuellement rares. On peut compter essentiellement sur des articles de José Ignacio Tellechea Idígoras mais on devrait pouvoir bientôt compter sur les apports de Marie-Lucie Copete, de Paolo Broggio, de Camilo Cortizo sur l'Espagne, de Federico Palomo sur le Portugal⁶. Une vision à la fois plus complète et plus fine des missions intérieures sera alors possible.

Bernard VINCENT
(mai 1999).

6. José Ignacio TELLECHEA IDÍGORAS, « El Real Colegio de la Compañía en Salamanca y las Misiones populares (1654-1766) », *Salmanticensis*, 1975, p. 297-332; Id., « Misiones populares en el siglo XVII. Los jesuitas de la provincia de Castilla », *Salmanticensis*, 1996, p. 421-438; voir aussi Antonio DOMÍNGUEZ ORTIZ, « Una misión en Extremadura », *Revista internacional de sociología*, 1989, p. 427-441; Bernard VINCENT, « Les jésuites et les "Indes" », in *Structures et cultures des sociétés ibéro-américaines. Au-delà du modèle socio-économique*, Hommage à François Chevalier, Paris, Éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1990, p. 273-278; Id., « Les jésuites et l'Islam méditerranéen », in *Chrétiens et musulmans à la Renaissance*, éd. Bartholomé BENNASSAR et Robert SAUZET, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 519-531.